

Gaëlle Cavalié

Cent heures de solitude



Guérin
éditions Paulsen

Le 16 mai 2013, le Peloton de Gendarmerie de Haute Montagne lançait un appel à témoins suite à la disparition inquiétante d'une jeune alpiniste dans le massif du Mont-Blanc. Gaëlle Cavalié était partie seule pour la face nord de l'aiguille Verte. On avait perdu sa trace. La jeune femme a été sauvée in extremis le surlendemain. Repérée par l'hélicoptère des secours, elle a été hélitreuillée, à bout de forces et en hypothermie. Elle venait de passer quatre jours et quatre nuits à 4 000 mètres d'altitude, blottie dans un trou à neige tout près du sommet.

Gaëlle Cavalié a mis plusieurs années à oser revivre par l'écriture ces heures où se sont jouées sa disparition, puis sa survie. Elle le fait avec une totale sincérité, démontant heure après heure la mécanique du piège qui s'est refermé sur elle, explorant sans tricher ses ressorts intimes : l'ambition qui l'a guidée et l'angoisse qu'elle a vécue.

Gaëlle Cavalié, née au pied du Mont-Blanc, a été gagnée très jeune par la passion de l'alpinisme. Sauvée in extremis après être restée bloquée quatre jours et quatre nuits au sommet de l'aiguille Verte, elle a été amputée de plusieurs orteils, mais elle a repris la marche en montagne et l'escalade. Aujourd'hui, à 25 ans, elle est étudiante en biotechnologie à Marseille. Cent heures de solitude est son premier livre.

Gaëlle Cavalié

Cent heures de solitude



Guérin
éditions Paulsen

*À Richard Gilles, pilote de l'hélicoptère
qui ce samedi matin décida de décoller
et sans qui je serais encore là-haut,*

*À Lionel Breuil, Jeff Mercier
et toute l'équipe du PGHM,
À ma famille,
À la vie.*

Mardi 14 mai 2013, vers 10 heures du matin

Je suis clouée sur une pente de glace raide, en haut de la face nord de l'aiguille Verte. Je n'ai pas d'altimètre mais je pense n'être plus très loin des 4 000 mètres d'altitude. Un soleil éblouissant illumine l'immense plat du glacier d'Argentière, loin sous mes pieds. Un autre monde.

Allez, ressaisis-toi Gaëlle ! Je me suis mise dans une très mauvaise situation, mais maintenant que j'ai merdé, je dois m'en sortir.

Je commence par prendre ma broche et j'essaye de la visser dans cette glace pourrie. Après plusieurs essais, elle finit par bien s'ancrer. Je me vache immédiatement dessus, je replante un de mes piolets violemment dans la glace et j'y accroche l'autre bout de ma vache. J'ai donc à présent deux points de sécurité. Pour me reposer un peu, je m'assieds

délicatement dans mon baudrier. Quel bonheur de pouvoir enfin soulager mes jambes ! Elles étaient complètement tendues depuis le départ, pareil pour mes bras bien fatigués. Ah ! Que cela fait du bien de se reposer. Je réalise que je commence à être épuisée. Une bêtise pourrait vite arriver.

Maintenant, il s'agit d'essayer de me faire repérer par tous les moyens dont je dispose, c'est-à-dire pas grand-chose. À 800 ou 1 000 mètres en dessous, il y a du passage sur le glacier d'Argentière. Si je crie en faisant des signes, ils devraient me voir. C'est ce que je décide de faire aussitôt. Je commence à crier, à hurler à pleins poumons, avec toute la voix dont je suis capable.

– Ohé, ohé ! À l'aide !

En même temps, je fais des signes des bras en espérant de tout mon cœur que quelqu'un va m'apercevoir. C'est pathétique, ridicule, être coincée ici par grand beau, et hurler de toutes mes forces en appelant à l'aide. Ah ! Là ! Le petit avion qui fait visiter le massif ! Je vais continuer mes signes, ils vont me voir eux, c'est certain ! Je continue mes gestes, mais l'avion continue son vol comme s'il ne m'avait pas vue.

Tiens, il y a quelqu'un qui semble arrêté, en bas sur le glacier. Il est immobile depuis quelques instants maintenant. Je fais tout mon possible pour attirer son attention, je hurle, je lui fais des signes, il est une de mes seules chances et j'en suis bien consciente, je ne veux pas le laisser partir sans qu'il m'ait vue. Ah, il fait demi-tour et redescend en direction des Grands Montets, il a dû me voir, j'en suis sûre, sinon pourquoi aurait-il fait demi-tour ? Ça y est, c'est gagné, il m'a vue et il va prévenir les secours. Il y a quelques alpinistes sur le glacier, mais personne n'a l'air de m'entendre. Et il y a le refuge en face, avec un peu de chance, peut-être qu'ils m'entendent eux... Si seulement quelqu'un pouvait m'entendre.

Je regarde la montre de ma grand-mère : 10 h 40, cela fait trois quarts d'heure que je m'égoïsille, et il semble que cela ne serve à rien. Je me dis qu'à 11 heures, s'il ne s'est rien passé, je tente quelque chose. En attendant, je continue de crier, d'appeler au secours. J'aperçois des alpinistes en face, sur le glacier d'Argentière, mais comment pourraient-ils me voir ? Je ne suis qu'un minuscule point noir au milieu d'une immense face.

Je n'ai aucun moyen d'attirer l'attention de qui que ce soit. Encore l'avion qui fait un tour ! Allez, je retente, le pilote va me voir cette fois, ou un passager. Je fais des gestes, je crie. L'avion continue son vol.

Aaaaïeee ! C'est affreux ! Quelle douleur ! Je suis interrompue dans mes appels au secours par d'abominables crampes dans les cuisses. D'abord l'une, puis l'autre, puis les deux en même temps. C'est très douloureux. Probablement la fatigue, le manque d'hydratation, et le fait d'être suspendue dans mon baudrier depuis un moment. Épuisée, à bout, je crie de douleur en pleurant. Des larmes de souffrance, de fatigue, de peur... je ne sais plus trop... Les crampes sont les plus douloureuses que j'aie jamais eues.

J'essaie de changer de position pour soulager mes jambes garrottées par le baudrier. Je prends appui sur l'une, puis l'autre. Il doit maintenant être pas loin de 11 heures, le soleil qui est là depuis un moment me réconforte, il me réchauffe, il me brûle aussi le visage avec la réverbération sur la neige. Mes lunettes et ma crème sont dans le sac, je n'ai pas envie d'enlever le sac, tant pis...

La chaleur du soleil ramollit la surface de la glace. Mes points d'ancrage deviennent de moins en moins sûrs, il faut que je les déplace. C'est la seule chose que je décide de faire, et la seule décision que je prends à 11 heures. Je vois bien que le temps passe, que je suis toujours dans la même situation. J'avais dit qu'à 11 heures je tenterais quelque chose, mais j'en suis incapable. Je ne vois rien à faire qui puisse me sortir de là. Je n'ai pas de solution. Je me contente de cette petite décision, déplacer mes ancrages pour les rendre plus sûrs. J'attrape mon piolet gauche, puis j'enlève la vache qui me reliait au piolet droit. Je replante les deux piolets bien fort, un peu au-dessus. Quand ils me paraissent bien ancrés, je me revache sur celui de droite, puis j'enlève ma broche, et refais les mêmes étapes. La glace est tellement pourrie qu'il me faut plusieurs essais avant d'être sûre de mon point. Quand je vois mon état, j'ai peur de ce que je pourrais faire par erreur. Ces quelques mouvements m'ont soulagée un peu des crampes.

Depuis que je suis bloquée ici, à attendre, crier, je ne cesse de penser à Guillaume sur l'autre versant. Je n'arrête pas de me dire : Ça y est, maintenant

il doit s'inquiéter. Il va prévenir les secours, et un hélico va venir me chercher d'une minute à l'autre.

Justement, voilà un hélico bleu du PGHM. Il tourne dans le bassin d'Argentière, loin en dessous de moi. Je fais des signes qui me paraissent à moi gigantesques. Je hurle. Je sais très bien qu'ils ne peuvent pas m'entendre, mais je ne peux pas m'empêcher de hurler en gesticulant. Je suis sûre qu'ils vont me voir, et toute cette histoire ne sera bientôt qu'un mauvais souvenir.

Mais ils ne m'ont pas vue... L'hélicoptère repart vers la vallée. Le silence retombe.

Quelques instants plus tard, un autre hélico noir et orange arrive. Celui-là, il est pour moi !

L'appareil se dirige vers le refuge d'Argentière. Il reste un moment sur le toit-terrasse, peut-être le temps de décharger les provisions du refuge. Il faut qu'il me voie, qu'il prévienne les secours ! Je recommence à faire de grands signes. Le voilà qui vient droit sur moi. Il m'a vue, c'est sûr ! Je redouble d'efforts, je crie, je fais de grands gestes des bras. Je suis déjà presque soulagée...

L'hélicoptère passe au-dessus de moi, tout près, très vite. Je vois son ventre au-dessus de moi.

Le bruit éclate au-dessus de ma tête. Tout s'est passé en quelques secondes. Il m'a survolée, comme si je n'existais pas.

Le bruit de l'air haché par les pales résonne longtemps dans ma tête après que l'appareil a disparu. Peut-être que le pilote m'a vue, qu'il va prévenir le PGHM ? Je m'accroche à cette idée. J'ai envie d'y croire. J'ai envie qu'on vienne me chercher, j'ai envie que cela se termine, maintenant. Mais le temps s'écoule et rien ne se passe. Au bout d'une heure, j'abandonne l'idée qu'il ait pu me voir et alerter des secours.

Je continue de crier, de changer de jambe d'appui, d'agiter les bras... je voudrais tellement que quelqu'un me voie. J'oscille entre deux sentiments : la certitude qu'un hélico va venir me chercher très bientôt, et le doute. D'heure en heure, le « très bientôt » recule toujours plus et le doute grignote. Personne ne va venir me chercher.

Il est maintenant un peu plus de 13 heures, rien n'a changé à ma situation. L'avion passe depuis ce matin, il fait sa ronde dans le bassin d'Argentière, les passagers doivent être en admiration devant tant de beauté, et moi je continue à leur faire signe en vain.

Mon visage commence vraiment à me brûler, je pense que je crame, et mes yeux aussi. Tant pis. Dans ma situation, c'est la dernière chose qui m'importe. Au moins le soleil est là, et il me tient chaud. Il y a quelques nuages dans la vallée, mais ils sont loin, je ne risque rien pour l'instant, ils ne m'inquiètent pas. Je préfère réfléchir minute par minute à ce que je vais faire. Je m'étais promis d'agir pour me sortir de là à 11 heures, puis à 11 h 30, midi... il est plus de 13 h 30 et je n'ai toujours rien fait.

Je me décide. Je vais essayer de redescendre tout doucement, en essayant d'assurer chacun de mes pas, chacun de mes mouvements avec ce que j'ai. Après tout si je déplace ma broche et mes piolets en me vachant à chaque mouvement, je ne risque rien. Je dois donc tenter. Je ne peux plus rester sans rien faire. Je commence par descendre mes piolets, bien replanter mes crampons, puis d'une main je dévisse ma broche et je la replante juste en dessous. Et de cette manière j'assure une éventuelle chute, mais cela va me faire descendre très lentement.

À la troisième marche que je me fais, mon pied glisse d'un coup, violemment. J'ai très peur. Grosse

accélération de cœur. Je plante aussitôt mon piolet dans un geste réflexe. Quelle chance, il s'ancre bien et rattrape ma glissade, il s'en est fallu de peu. Je m'agrippe à mon piolet de tout mon cœur, de toutes mes forces. Je veux tellement ne pas chuter. C'est décidé, je ne redescendrai pas. J'ai vraiment cru tomber, et que tout allait s'arrêter.

Je réalise à quel point je tiens à ma vie. Je ne veux pas mourir. Je suis coincée ici à 4 000 mètres, toute seule, et je suis sûre d'une chose : je ne veux pas perdre la vie. Pas maintenant, pas comme ça, bêtement, parce que j'ai été incapable de contrôler mes folles envies de montagnes. Encore un peu sous le choc de ce qui vient de se passer, je serre fermement le manche de mes piolets, comme s'ils étaient la seule chose qui me tenait en vie en ce moment difficile.

Je ne suis pas venue ici faire un exploit. Mon intention n'était pas de battre un record ou quelque chose dans ce style... Je suis simplement passionnée de montagnes, je les aime tellement que j'ai voulu faire une course d'ampleur afin d'être en totale fusion avec elles. Je voulais ne faire plus qu'un avec elles. Être intensément, sincèrement

là-haut, avec elles. Sans la barrière de la corde, libérée des conventions qui s'imposent à une cordée. Lorsqu'on est en montagne, plus rien ne compte excepté l'accomplissement du geste juste. Chaque pas, chaque souffle, chaque respiration devient le centre de toute notre existence. Les problèmes d'en bas ne sont plus que des futilités face à l'immensité et la beauté de ce que l'on a devant soi. Chaque pierre, chaque rocher, chaque sérac a son importance dans cet immense décor et mérite tout le respect du monde. C'est cette proximité, cette fusion avec la nature que j'aime ressentir. L'âme qui habite les montagnes est impénétrable et d'une grandeur incalculable. Je les aime de tout mon cœur pour ce qu'elles sont. Mais j'ai voulu faire ça à ma manière. Je m'y suis mal prise, c'est certain.

Je ne suis pas venue chercher la mort. Je ne suis pas suicidaire, j'aime la vie. Une grosse course, qui demande de l'engagement, un investissement personnel physique et mental, voilà ce que je recherchais. Me retrouver là, suspendue sur des points à moitié branlants, à échapper à une glissade à chacun de mes mouvements... ça ne me plaît pas du tout.

Je ne suis pas une alpiniste de haut niveau, je n'ai jamais rien fait de grande ampleur. Je ne suis pas préparée à ce genre de situation. Ma plus grande erreur a été de me croire capable de faire cette course seule, et de m'y lancer.

*

Après quelques instants pour reprendre mon souffle et calmer les battements de mon cœur, je décide de remonter, ici je suis encore plus précaire que je ne l'étais deux mètres au-dessus. Je souffle un bon coup, et j'y vais, toujours très lentement, en prenant soin de contrôler le moindre de mes gestes, le moindre zip qu'il faudrait alors enrayer très rapidement. Je plante le piolet droit au-dessus de moi, puis le gauche, puis je monte les pieds, ce n'est pas évident, mais après quelques minutes j'arrive à rejoindre l'endroit où je me trouvais. Mais je ne veux pas y rester. J'y ai déjà passé plusieurs heures inconfortables, cela m'a suffi, il faut trouver autre chose. La glace est de plus en plus raide et toujours aussi pourrie, mais il doit bien y avoir une petite vire pas trop loin où je pourrai me

reposer vraiment, les pieds à plat, pas suspendue dans mon baudrier.

Je suis dans ce couloir depuis bientôt dix heures, dont cinq heures clouée ici, à chercher une échappatoire que je ne trouve pas. Comment cette histoire va-t-elle se terminer ? J'aimerais tellement avoir la réponse, juste pour me rassurer. Je voudrais que l'on me dise simplement : « Ne t'inquiète pas, tu ne vas pas mourir, tu n'as pas fini d'en baver, mais tu ne mourras pas. » Mais personne ne me répond, et la mort est bien sûr une éventualité qui rôde dans mon esprit, assez loin cependant. Je ne l'envisage pas sérieusement, pas encore. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Alors je me force à chercher, à scruter, pour trouver ce petit ressaut, ce petit quelque chose qui me permettrait de...

Ah, tiens ! Oui, peut-être à côté de ce rocher là-haut, à une dizaine de mètres. On dirait qu'en contrebas du rocher, il y a comme une légère fente dans la neige. C'est la seule issue que je vois, alors j'y vais. Toujours lentement et sûrement je reprends la montée. Plus je me rapproche, plus je vois effectivement une longue fissure transversale

montant sur la droite et sur plusieurs mètres de longueur. Vu d'ici, ça a l'air très étroit, se mettre debout dessus semble difficile. Mais c'est la seule option qui s'offre à moi à ce moment précis. Ou la seule que j'envisage. C'est là que je vais tenter de me trouver un repos. En me rapprochant, je vois nettement une ligne se dessiner sous le rocher, il doit certainement y avoir une crevasse là-dessous.

Ça y est, j'y suis, j'arrive par le côté gauche du trou. Alors voyons voir comment se présente cette crevasse.

Cramponnée fermement à mon piolet gauche, je creuse dans le trou avec mon piolet droit. Effectivement c'est une crevasse ! Je n'en vois pas le fond. Mais j'ai de la chance, elle n'est large que de 50 à 60 centimètres en surface. À un mètre de profondeur, elle s'affine nettement pour ne plus faire que 10 ou 20 centimètres de large. La crevasse semble très profonde, de plusieurs dizaines de mètres on dirait, mais elle est trop étroite pour que je risque d'y tomber. Je peux donc y rentrer mes jambes tranquillement sans risquer de m'enfoncer plus. Il y a comme une petite plateforme

qui me permet de me tenir debout, adossée à la paroi, enfoncée jusqu'à la taille.

Quelle bénédiction cette crevasse, et quel soulagement pour mes jambes ! Je peux me reposer, souffler, éventuellement pleurer un peu mais pas trop, je dois surtout réfléchir. J'essaie du mieux que je le peux de ne pas pleurer, je me force à ne pas penser aux conséquences de ce que j'ai fait. Et en même temps je réalise que ma situation devient de plus en plus délicate au fur et à mesure que le temps avance. L'idée de dormir ici m'effleure. Mais où ? Et comment ? Je ne suis pas équipée. Pas question d'envisager cela, pas pour le moment.

Comment faire pour signaler ma présence ? D'abord, poser mes skis que je porte sur le dos depuis ce matin. J'enlève le sac, détache les skis et les plante juste au-dessus de la crevasse, je fais de même avec mes bâtons, je finis par poser le sac dans la crevasse, à côté de moi. À présent je peux réfléchir. Pas évident. Plus je cherche, plus je suis nerveuse car je ne trouve aucune solution. Je finis donc par me calmer, et réellement souffler. Je suis terrifiée en réalité, effrayée par le sort qui m'attend.

Une foule de questions me viennent à l'esprit, des questions auxquelles je n'ai pas de réponses. Qu'est-ce que je fous ici ? Tout cela n'était pas au programme. Pourquoi est-ce que je me sens toujours obligée de faire « différemment » des autres ? Il est vrai que cette ligne qui monte droit vers le sommet m'a fait rêver quelques mois plus tôt, un soir où je dormais au refuge d'Argentière. Je l'ai regardée avec envie, et presque avec la certitude que j'irais un jour seule. Et voilà... mais ça n'est pas comme ça que je voulais que ça se déroule.

Il est maintenant un peu plus de 14 heures. Je n'ai pas fait pipi depuis que je suis partie. J'ai envie. Un pied dans la crevasse, l'autre à moitié dans le vide, je trouve mon équilibre et fais pipi. C'est déjà ça, une petite satisfaction dans ce cauchemar. Et maintenant je vais m'habiller. Comme j'ai le sentiment d'être là pour un moment, immobile qui plus est, je décide de mettre toutes mes couches. Les heures passées ce matin suspendue dans mon baudrier, avec le soleil en plein sur la figure, ont dû me faire attraper un sacré coup de soleil. Je sens mon visage qui brûle. Je commence par enlever ma grosse doudoune bleue, je mets mon pull gris,

puis ma petite doudoune bleue, je réenfile la grosse doudoune, puis par-dessus je mets ma Goretex orange. Cette veste, papa se l'était achetée pour lui, donc elle est un peu grande, mais c'est bien car elle passe parfaitement sur la grosse doudoune. J'ai maintenant toutes les couches chaudes contre moi, et la Goretex m'évite de me tremper avec la neige. Je n'ai vraiment plus froid, malgré la transpiration qui a mouillé mon tee-shirt à la montée. J'ai mis mon gant de secours dans ma doudoune contre moi pour le garder au chaud.

*

Un bruit de moteur bien reconnaissable.

Oh mon Dieu ! On dirait qu'un hélico vient vers le couloir. Mais oui ! C'est l'hélico du PGHM, ils viennent me chercher ! Oh mon Dieu, oui venez, je suis là ! Lààà ! Plus haut !

Je crie, je hurle, je veux tellement qu'ils m'entendent, c'est stupide mais je ne peux pas m'empêcher de les appeler. Je fais des gestes immenses avec mes bras, je bouge dans tous les sens, mais pas trop pour ne pas tomber. Je suis persuadée

qu'avec ma veste orange vif ils vont me voir, c'est obligé. Orange sur blanc, ça se voit !

Mais bon sang, montez ! C'est ici que je suis, pas en bas, s'il vous plaît, montez un peu, je vous en supplie, ne me laissez pas là...

L'hélico a l'air de chercher quelque chose en bas du couloir.

Cela fait bientôt quinze minutes qu'il tourne autour de la rimaye. Je suis maintenant persuadée qu'ils ne sont pas venus pour moi, et pourtant ils sont là, juste en dessous de moi, leur présence me rassure et leur départ me déchire le cœur.

Non, ne me laissez pas... S'il vous plaît... Restez encore un peu, montez un peu dans le couloir... Ne partez pas...

Mais l'hélico s'en va. Je le vois s'éloigner.

Il s'en va, il me laisse seule. Je suis épuisée physiquement, nerveusement, mentalement à bout. Je ne peux plus m'empêcher de pleurer, c'en est trop. L'hélico que je croyais venu pour me récupérer repart sans moi. Personne ne me cherche, personne ne m'a entendue, personne ne m'a envoyé d'hélico. Je suis complètement seule, avec la montagne.



Paulsen

216, boulevard Saint-Germain, 75007 Paris
www.editionspaulsen.com

Photographie de couverture © Pascal Tournaire

© Éditions Paulsen, mai 2017
pour la première édition et pour la présente version

ISBN 978-2-35221-245-4

Extrait réalisé par les éditions Paulsen